

L'univers féminin criblé The Female Universe Shot Full of Holes

Chantal NADEAU et Myriam SPIEL VOGEL

Volume 22, numéro 1, printemps 1990

Théorie sociologique de la transition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001525ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001525ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

NADEAU, C. & SPIEL VOGEL, M. (1990). L'univers féminin criblé. *Sociologie et sociétés*, 22(1), 211–213. <https://doi.org/10.7202/001525ar>

L'univers féminin criblé

CHANTAL NADEAU et MYRIAM SPIELVOGEL

L'oppression des femmes, d'une certaine manière, participe de l'inavouable. Et l'inavouable dessert fort bien l'hypocrisie sociale. Comme s'il ne fallait surtout pas suggérer que derrière le miroir sans tain, puissent s'instituer les dessous scabreux de ce qui, impunément et visiblement, ne saurait appartenir à la «bonne société»... Une «bonne société» où l'esprit philistin triomphe; ce même esprit qui s'arroe depuis des siècles le bon droit de disposer du désordre pour mieux ériger et édicter les mécanismes de l'ordre (politique) établi.

Les événements survenus à l'École polytechnique de Montréal font état, à notre avis, d'une tension entre ce qui est là, patent, tonitruant à la face de la bonne société, et ce qui s'instruit en catimini, dans la grande noirceur de ce qui ne saurait être avoué. L'hypocrisie s'affiche ainsi dans un espace public où s'entrechoquent deux expressions d'une même réalité: d'une part, celle d'un social construit à coups de politiques d'équité, d'incitatifs à l'égalité pour les bonnes grâces de la galerie; et d'autre part, celle du maintien subreptice d'un système oppressif à l'égard des femmes.

Qui plus est, la tragédie de Polytechnique s'inscrit dans une série de coups d'éclats antiféministes dont le Québec a eu son large lot depuis un an; le caractère paroxystique qu'elle revêt ne doit surtout pas nous faire perdre de vue le motif qui la sous-tend: la misogynie. Aussi, le fait de s'affranchir de toute responsabilité collective en focalisant sur l'individu, comme cela fut le cas lors d'événements aussi dramatiques que ceux survenus à l'École polytechnique, revient à nier en quelque sorte que la folie se nourrit à même la société. En isolant ainsi l'individu, on ne fait qu'égratigner au passage la reconduction séculaire d'une organisation sociétale sexiste se gargarisant, par ailleurs, d'être l'incarnation exemplaire et institutionnalisée de la rétribution égalitaire des rôles sexuels.

En somme, mettre l'accent sur les tares individuelles chaque fois que la misogynie se manifeste de façon fracassante dans notre société permet d'éviter de débattre de ce qui est réellement en cause, soit les fondements de l'oppression des femmes. C'est bien dans cette application systématique à repousser le débat qu'on retrouve l'hypocrisie de la «bonne société» à l'égard des femmes. Que celles-ci soient devenues «visibles» pour tous ne signifie pas pour autant que l'ensemble de la population soit prêt à admettre qu'une domination spécifique continue de régir les rapports entre les sexes.

Nul doute que les événements entourant la tragédie de l'École polytechnique auront soudainement mis à jour quelques-unes des limites inhérentes aux rapports entre les hommes et les femmes. Bien sûr, ces événements à eux seuls révèlent déjà ces limites d'une manière on ne peut plus brutale, mais il peut être intéressant d'observer que la réaction singulière qu'ont eue plusieurs de nos proches, collègues, amis et professeurs (est-il nécessaire d'ajouter l'indication de «genre masculin»...) à cette occasion a aussi levé le voile sur des tensions sociales qui demeurent larvées, voire tapies en «temps normal». À cet égard, l'indifférence dont certains ont fait montre suite à l'attentat du 6 décembre, traduit un refus obstiné de leur part de reconnaître dans cet événement une manifestation (réelle et non fictive) de la violence masculine dirigée inlassablement et constamment *contre* les femmes dans notre société.

Mais comment comprendre, sinon comme un acte politique, le meurtre prémédité et froidement exécuté des quatorze jeunes femmes ayant incarné l'espace d'un instant fatal le visage diabolique du féminisme dans l'esprit d'un homme dont les sentiments haineux à l'endroit des femmes ne pouvaient être plus explicites? Le caractère impitoyablement misogyne d'un tel geste meurtrier ne s'impose-t-il pas d'emblée à notre conscience? Manifestement, les interprétations à ce sujet ne convergent pas.

Plusieurs hommes ont en effet laissé entendre que le meurtre en question ne pouvait se rapporter qu'au geste isolé d'un dérangé. Il apparaît cependant légitime de se demander pourquoi ce verdict (peu sociologique, on l'aura constaté) a été posé par ses défenseurs d'une manière qui excluait irrémédiablement toute référence aux femmes en tant que groupe opprimé. Cette attitude, en apparence paradoxale, se révèle au contraire tout à fait conforme à la logique réactionnaire qui sous-tend une volonté désespérée de protéger une place privilégiée au sein des rapports sociaux de sexe. Une telle position politique conduit directement à nier l'existence de rapports de pouvoir entre les sexes sur le plan collectif.

D'autre part, on ne saurait passer sous silence que le drame de Polytechnique renvoie au fait fondamental que les femmes sont exclues du concept d'universalité. Comme si l'événement référait à l'«autre» humanité, plus spécifique, moins universelle que celle des hommes. Car si le caractère horrifiant du meurtre de Polytechnique a rendu impensable à plusieurs de reconnaître l'auteur du crime comme l'un des membres de leur groupe de

sexe, il leur a semblé tout aussi impossible de se solidariser avec les victimes (ou du moins de s'associer symboliquement à elles) lesquelles, «accessoirement», selon leur raisonnement mais contre toute évidence, étaient des femmes.

Certes, cet assassinat revêt aux yeux de tous un aspect indubitablement tragique — d'autant plus que la plupart des victimes, s'est-on appliqué à le rappeler avec insistance, étaient promises à une brillante carrière (d'où, semblerait-il, le caractère socialement révoltant de l'acte). Mais cette mort, tout aussi triste et regrettable qu'on l'ait qualifiée, demeure inexorablement *une mort de femmes*, donc un événement spécifique. Il s'agit bien sûr d'un événement grave — comme l'est la menace de disparition des bélugas — mais qui n'atteint pas les profondeurs universelles du genre humain — pas plus d'ailleurs que ne les atteint la mort des bélugas... En ce sens, il semble bien que le féminin soit inexorablement condamné à n'être que la côte de l'autre, puisque que seuls les hommes continuent à porter en eux une part d'universel.

Qu'est-ce à dire maintenant? Ou plutôt comment dire le lien entre l'oppression des femmes et la tragédie de Polytechnique? Sinon qu'au-delà de l'affliction de circonstance, s'élève l'étonnante mise en branle de la «rationalité» tous azimuts; qu'au-delà des maux, que l'on voudrait irréels, il y a les mots bien réels d'un discours soi-disant rationnel construit par les intellectuels, et ce, afin de s'éviter à tout prix l'affront de la honte, de l'«erreur» face à l'inavouable. En effet, comment entendre autrement ce crescendo de voix «expertes» glorifiant un discours ratiocineur sur les incidences marquantes de l'absence du père pour l'équilibre émotif et social d'un Marc Lépine, discours qui s'est fait l'écho, faut-il le rappeler, de nombreuses voix masculines dans les jours qui ont suivi la tragédie et qui trouve encore prise aujourd'hui. De la mère castratrice au père démissionnaire, l'héritage nous semble tout aussi pathétiquement normatif.

Évidemment, le fait de disséquer ainsi le «privé» permet à une classe de sexe, qui sait pertinemment qu'elle n'a de légitimité que dans la reconnaissance sociale de son pouvoir, d'éviter la redevance politique face à une manifestation de l'oppression. Dès lors, l'événement devient comme l'exacerbation de la tension entre l'individuel et le collectif, révélant ainsi le refus de voir ce qui éclate: l'expression polymorphe de l'antiféminisme.

Chantal Nadeau
Myriam Spielvogel
Département de sociologie
Université de Montréal
C.P. 6128, Succ. «A»
Montréal (Québec)
Canada H3C 3J7